

*C'est une évidence. Pour Zaroff, la littérature se doit d'être comme le bon café : très noire. Et la nouvelle qu'il nous propose ici ne fait pas exception à la règle. Alors juste un conseil : oubliez toutes les versions du futur que vous avez rencontré jusqu'à maintenant ! Elles sont très certainement plus optimistes que le texte que voici.*

### **Zaroff : *Le Cimetière des Oubliés***

#### *1*

*Eurofrance  
Paris, Rue Daguerre  
23 mars 2134*

Un mal de tronche suivi d'une bouche pâteuse finissent de ternir un réveil maussade. Par la fenêtre, j'entrevois un ciel charbon. Je gigote imperceptiblement, mes bras sont ankylosés par cette position inconfortable ; mon vieux Chesterfield ne supporte plus ma masse graisseuse, mon corps empâté et les nuits semblables aux autres que je lui fais subir depuis quelques années. Mes mains touchent ce parquet, champ de bataille de mes désœuvrlements nocturnes. Puis mes doigts engourdis effleurent un verre froid. Au tintement triste, je devine que cette bouteille de scotch est vide.

Dix minutes s'écoulent dans un silence sinistre.

Un élan salvateur poussé par la caféine me jette du canapé. Ma démarche est hésitante. Je maintiens le cap jusqu'à la cafetière que j'enclenche. La laissant glouglouter à son aise, je réajuste ma cravate qui pendouille lamentablement sur une chemise fripée. Une barbe râpeuse et une tignasse hirsute complètent l'ensemble de cet homme raté que le reflet du miroir me renvoie lorsque je me rase. Ma vie est un désert et je m'en contente. Mon boulot est l'archétype social qui achève de me cataloguer dans les personnes à ne fréquenter qu'un couteau sur la gorge. Si l'on en juge par ce qui est inscrit en lettres dorées sur la porte vitrée, je suis détective privé. Privé de quoi, j'en sais foutre rien ? D'amour-propre sans doute.

Après avoir avalé mon café, je m'installe derrière mon bureau, allume un cigarillo, consulte ma messagerie (plus un réflexe qu'une conviction) et je me plonge dans mon journal. Le Président de l'EuroGroupe vient de nommer les nouveaux dirigeants des Euronations après un mandat de dix ans. Les multiples crises financières ont décimé les pensées nationalistes des cinq dernières décennies.

Centralisation des pouvoirs juridiques, économiques, sociaux et politiques pour la sauvegarde des peuples.

Foutaises !

L'article suivant dénonce les dérives libertaires prônées par des groupuscules gauchistes.

Mensonges !

Toute cette communication tronquée me laisse froid. J'avance comme un funambule sur le filin de mon existence. Pas à pas sans regarder en arrière, les yeux perdus dans un lointain incertain. Je peux chuter sans atteindre un azimut (qu'on nomme destinée) ou réussir ma lente traversée vers un fatal (qu'on nomme trépas) inéluctable.

En restant objectif, l'avenir est un chien crevé sous un meuble.

Le balancier, ustensile indispensable – béquilles ? – est communément appelé Religion.

Conneries !

Plongé dans ces réflexions philosophiques, je n'entends pas aussitôt les coups portés à ma porte. Levant les yeux, je devine une silhouette aux formes savoureuses et deux grosses ombres carrées. Instinctivement, je m'assure que mon flingue est chargé et je le glisse dans mon holster.

Mon veston anthracite endossé, je me lève et ouvre. La charge verbale est virulente dans cette grande bouche luisante. Du feu sous la glace. Je repense brièvement à mon ex-femme.

— Vous n’avez pas de sonnette ? me harangue-t-elle, les pupilles dilatées par le mépris.

Je l’aime déjà cette beauté fatale. Puis mon désir s’éteint à la vue des deux molosses qui l’escortent. Je tente un sourire.

— Je préfère le contact charnel de mes visiteurs, leurs doigts pliés cognant sur cette vitre émaillée plutôt qu’une simple impulsion électrique, neutre et impersonnelle. C’est aussi un excellent moyen de deviner le caractère du client : coups timides, c’est ma concierge, coups effrénés... c’est assurément un huissier, coups...

— Épargnez-moi votre baratin monsieur Vorlok. J’ai peu de temps à vous consacrer.

— Appelez-moi Jan, vous me feriez plaisir.

Cette blonde plantureuse engoncée dans une robe trop petite ignore ma remarque. Elle désigne mon fauteuil.

— Je peux m’asseoir ? Ces six étages sans verticulaire m’ont éreintée.

— Vos amis ne se sont pas donné la peine de vous porter ? Une sciatique peut-être ? Un lumbago sournois ?

Les deux gorilles ne bronchent pas. Ils restent en retrait, la main droite sous la veste.

— On m’avait prévenue de votre cynisme écœurant mais il paraît que vous faites du bon travail avec discrétion. C’est tout ce qui m’importe. Vos considérations existentielles m’importent et je vous saurai gré de m’écouter en m’épargnant vos sarcasmes.

— Bien madame la Baronne ! Je vous écoute. Un café ? Il est tout chaud et frais de ce matin.

D’un geste de sa main manucurée, elle écarte ma proposition avec élégance. Cette femme a du chien. Elle peuplera mes prochaines nuits humides. On se contente de peu dans le marigot du célibat.

— Puis-je fumer ? demande-t-elle en sortit un élégant étui à cigarettes de son sac à main.

— Bien entendu.

Je lui tends un cendrier.

— Je vais être directe : je recherche mon époux.

— Disparu depuis ?

Son joli minois s’embrouille.

— Disparu, je ne sais pas ! Un accident peut-être, je vous laisse le soin de parcourir les hôpitaux. Il n’est pas reparu depuis une semaine.

— Une fugue amoureuse ? La crise de la quarantaine ?

— Mon mari n’est pas sujet à ces enfantillages sordides, il est âgé de soixante-quinze ans !

Je laisse filer un sifflement que désapprouve la belle enfant.

— À deux ans de la retraite, quelle est sa profession ?

— Directeur Général au Consortium EuroFinances, section Patrimoine et Acquisitions.

— Je vois. Un homme de Classe AA (j’évolue piteusement dans la D-). Des ennemis particuliers dans votre entourage ?

— Pas le moins du monde. C’est un homme respectable et loué par tous ses collaborateurs.

— Des problèmes dans votre couple ?

— Mon époux me donne satisfaction (matérielle ? pensé-je... je suis un pauvre type parfois...), notre union date de quinze ans.

— C’est beau l’amour si jeune !

— Monsieur Vorlok !

— Excusez-moi. Veuillez reprendre, je vous prie.

— C’est à vous de me poser des questions. N’invertissons pas les rôles.

J’ouvre mon tiroir et extirpe mon calepin. Elle me regarde avec ses gros yeux limpides.

— Vous... vous n’utilisez pas de Mémographe ?

— Désolé ma petite dame, je travaille à l’ancienne. C’est ma révolution à moi, vous comprenez ? La technologie et votre serviteur ne sont guère enclins à fricoter sous une couette. Votre mari s’appelle ?

— Édouard Marrot, né le 08 juillet 2059 dans l’ancienne province de Seine-et-Marne. Expert-comptable de formation et entré à l’EuroGouvernement en 2122. Nommé Directeur Général en 2128 par

promotion interne. Je l'ai connu en 2118 lors d'un séminaire. J'étais serveuse. Nous nous sommes mariés l'année suivante.

— En parallèle de ses fonctions importantes, a-t-il des passions particulières ?

— La photographie urbaine.

— Plaît-il ?

— Mon mari adore arpenter les vieux quartiers à la recherche d'une vérité enfouie. Retrouver des sensations de sa jeunesse et les transposer sur pellicule. Comme vous, il utilise des appareils d'une autre époque. Il ne supporte pas le numérique et ne s'autorise que quelques exceptions : téléphone à reconnaissance rétinienne et mobilier auto-structuré. Édouard est un nostalgique si vous me permettez de le décrire ainsi.

— Un homme sage.

— Je vois que vous me comprenez. Mon époux ne s'embarrasserait jamais de futilités pernicieuses. Sa disparition est inquiétante.

Elle écrase une larme en tapotant légèrement sa joue avec un fin mouchoir de satin. Je pense soudain que, soit elle est sincère, soit c'est une admirable garce jouant la comédie. Avec les femmes, il faut toujours se méfier. Surtout les pépées de cet acabit. Je fais l'innocent et continue sur ma lancée :

— Vous savez où votre mari achetait son matériel photo ?

Elle mordille son pouce, découvrant une fine rangée d'incisives couleur de nacre. Je trouve ce geste d'un érotisme rare. Je me contiens et attend sa réponse qui tarde à venir. Ses gardes du corps restent figés, les yeux braqués sur moi. J'ai peur de lâcher une caisse. Leur réaction pourrait être brutale tant leur concentration semble intense.

— Si mes souvenirs s'avèrent corrects, je crois me rappeler qu'il se fournissait chez un AntiBroc pas loin d'ici. Une boutique nichée dans le creux d'une ruelle près du Boulevard Hugo.

— Je vois. (J'inscris cette adresse sur mon carnet). Je connais ce boutiquier, j'achète mon panama de feutre chez lui pour la modique somme de cinquante EuroFrancs.

— Je suis certaine qu'il vous sied à ravir.

— Comme vous le dites ! Bref, je crois que ces premiers éléments sont largement suffisants pour commencer mon enquête. Mes tarifs sont non négociables : 5000 EF et mes frais annexes. La moitié tout de suite et le reste à la fin de ma mission, même si je devais échouer. Cela vous convient-il ?

— Parfait.

Elle fouille dans son sac et sort une liasse de billets ainsi qu'une plaquette holographique représentant son époux en 4D.

— J'ai pensé que cela pourrait vous servir, monsieur Vorlok. Vous penserez à me la rendre au terme de vos investigations, j'y tiens beaucoup.

Notre poignée de mains est cordiale, je la regarde sortir laissant derrière elle une fragrance sucrée légèrement vanillée. Les deux blocs de béton en costard me filent une œillade discrète que je prends pour avertissement tacite et referment la lourde.

Je me sers une large rasade de scotch en repensant à cet entretien. Cette tigresse me prend pour un sombre connard. J'ai remarqué que l'un des cerbères cachait un flingue sous l'aisselle gauche. La crosse d'un PG Airflag, engin de mort tirant des balles traçantes démoléculaires mortelles dans un rayon de deux cents mètres. Il faut une habilitation spéciale de l'EuroPol pour utiliser un PG de ce type. Plongé dans la perplexité, j'endosse mon imper, ajuste mon feutre et quitte mon bureau.

Le plus dur en quittant son chez-soi, c'est de s'habituer à cette pollution qui vous vrille les narines. La plupart des passants que je croise porte des foulards ou des masques. D'un naturel enclin à la désinvolture (et surtout à ne jamais faire comme les autres), je marche fièrement la caboche en l'air, arborant l'expression rayonnante du mec sûr de lui et de la fiabilité de ses poumons.

Mon quartier est calme ce matin. Des navettes aériennes vomissent leurs fournées de joyeux travailleurs sur les quais qui longent les toits des immeubles. C'est la dernière trouvaille des experts de

l'EuroFlux pour réguler les voies de transit au sol et, ma foi, c'est pas plus mal. Pour les intras de Paris, il est désormais plus facile d'attraper un taxi auto-guide et s'éviter de longues heures à poireauter dans les gares périphériques.

Débouchant sur l'axe Denfert-Royal, je bifurque sur la gauche et coupe à travers la rue qui longe l'hôpital névrotique. Ma marche est rapide – je soigne ma forme – et m'amène aussitôt vers le quartier des Nostalgiques. On le nomme ainsi car ce lieu est exclusivement peuplé de cinémas souterrains dédiés aux films des années 1970. Sur les trottoirs, de grands panneaux publicitaires annoncent les longs métrages en cours de visionnage pour la semaine. Une affiche pour chaque escalier. Si le film vous convient, vous descendez directement et passez votre EuroBlue dans le lecteur optique placé devant le portique. Les annonces sont nombreuses et multicolores : un certain « Dirty Harry » avec un flingue incroyable chez KinoClub, « Orange Mécanique » pour CinéParis et « Délivrance » dans la salle du Filmantastique. Ma carte EuroBlue étant en insuffisance respiratoire, j'évacue mes envies culturelles et repense à mon enquête. Le consortium est proche, je l'aperçois au loin, dressant avec arrogance ses 128 étages parmi les bâtiments administratifs de la cité.

Je me coltine la centaine de marches réservées aux simples visiteurs et parviens enfin devant la porte d'accès B9. Le vigile demande à voir mes papiers, je lui montre mon badge d'enquêteur officiel et pénètre dans le hall. Mes talons résonnent sur le sol de marbre étincelant, quelques costumés se retournent et me dévisagent ostensiblement. Au centre du hall sont postées des hôtes d'accueil, assises dans une sorte de dôme argenté, rotonde de moniteurs dernier cri incrustés dans le verre protecteur. Je m'approche de l'une d'elles et parle au vocophone placé devant moi.

— Bonjour mademoiselle, je désire un entretien avec le cabinet du Directeur Général, monsieur Marrot.

La jeune femme me répond d'un ton neutre :

— Vous avez un scriptopass ?

— Un quoi ?

Elle esquisse une moue dédaigneuse.

— Un scriptopass. Un rendez-vous validé par nos services en amont.

Je sors ma carte et la colle sur la vitre.

— C'est confidentiel, vous saisissez ? Je demande à voir de toute urgence un collaborateur proche de monsieur Marrot. Sans faire de vagues.

— Je comprends, murmure-t-elle.

Elle pianote sur son clavier digital. Je la vois remuer les lèvres face à l'écran. Son visage se détend, elle me regarde et dit :

— Monsieur Glazer vous attend. Prenez le verticulaire 8 au fond à gauche. 112ème étage, porte 15C. Le Directeur administratif ne peut vous consacrer que dix minutes. Bonne journée monsieur.

Elle éteint son vocophone. Elle m'a déjà oublié.

— Ce fut un plaisir madame, dis-je en baissant mon feutre.

La voix programmée du verticulaire me fait sursauter.

— 112ème étage. Dernier étage prévu dans 2 minutes 34.

Je quitte cette cage dorée et entre dans un long couloir illuminé de lumière frontale. Des plantes tropicales égayent et mettent en valeur les larges baies vitrées. Le ciel est clair, la brouillasse où pataugent les citadins forme un épais vallon moutonneux quelques étages plus bas.

15C. La porte est gigantesque. Un rectangle de bronze annonce en lettres gravées :

*DIRECTION DU PATRIMOINE ET ACQUISITIONS*  
*Direction Générale*

J'appose ma main sur le capteur biométrique et annonce mon nom. La porte s'ouvre.

L'entretien avec ce technocrate à tête de rat fut d'une banalité affligeante. Tout le personnel s'accorde pour représenter leur Directeur Général comme un homme intègre, brillant, perfectionniste,

humble et honnête dans ses fonctions. Monsieur Glazer, avec son air faussement ahuri, m'a avoué ne rien connaître des passions extra-professionnelles de son patron. Il s'est même esclaffé en tentant de visualiser son supérieur arpentant les terrains vagues des quartiers Nord de la capitale avec son appareil photo antédiluvien. Je sais qu'il n'a pas cru à mon histoire et, dans un sens, ça n'arrange guère ma petite affaire. Il faudra donc que j'aille traîner mes pénates vers de meilleurs cieux et témoins.

Soudain, une idée jaillit de mon cerveau encrassé.

Je saisis mon visiocall et demande à joindre madame Marrot à l'opérateur virtuel qui s'affiche sur mon écran. Le visage de la belle apparaît peu après. Derrière elle je discerne un mobilier de haute technologie somptueux. Je lui pose une question précise à laquelle elle répond par la négative.

Je raccroche, l'air épanoui. Le puzzle se met en place et je sais par où continuer.

Je ne connais qu'un seul homme susceptible de développer des photos à l'ancienne. Madame Marrot a transformé mes doutes en certitudes : son époux ne possède pas de laboratoire de développement pour les tirages de pellicules.

Avant de poursuivre mon raisonnement, je me dirige vers le chinois ambulancier et commande un déjeuner consistant. Ma journée va être longue.

La boutique de Faarat est comme écrasée entre deux superstores tout entiers dévoués au consumérisme outrancier. Photographe professionnel aussi vieux que son fonds de commerce, l'homme semble être du siècle précédent, comme télé-transporté par une machine à remonter le temps. Sa tenue est crasseuse et enduite de taches diverses et variées. Son office empest le bromure d'argent, l'acide citrique et le thiosulfate. Pourtant, malgré sa dégaine de gueux, cet homme est un expert des tirages argentiques et sa réputation dépasse largement la périphérie de la cité. Ses yeux perçants enfoncés et cernés de sourcils épais lui confèrent une tête de sanglier. L'artisan me laisse godiller parmi son foutoir. Portraits sur chevalets, posters, affiches commerciales, paysages urbains forment un étalage hétéroclite de clichés à la lumière parfaite. Puis il s'approche de moi.

— Vous recherchez quelque chose de précis, monsieur ?

— Plutôt une information, dis-je en lui montrant ma carte d'enquêteur.

Son visage se renfrogne.

— Je suis en règle, vous savez ? Je n'ai rien à cacher aux autorités.

Je le rassure.

— Doucement monsieur, je ne suis pas ici pour vous chercher des noises.

L'homme semble apaisé, malgré ses mains en proie à un léger tremblement.

— On ne pourrait pas aller dans l'arrière-boutique pour papoter à notre aise ? Dans mon boulot, la discrétion est mère de sûreté.

— Je vois, monsieur. Suivez-moi.

Nous nous retrouvons à l'écart dans une petite pièce synonyme de capharnaüm innommable. C'est un bordel qui me rappelle l'atelier de Francis Bacon, un peintre du vingtième siècle dont je possède quelques monographies numérisées. Le photographe me désigne un vieux fauteuil et sort une bouteille de bourbon avec deux verres. Cet homme me plaît déjà. J'aime qu'on me caresse dans le sens du poil ; ce qui est pris n'est plus à prendre ! Après m'être enquillé une large rasade, j'entame la conversation :

— Beaucoup de clients viennent chez vous pour développer des clichés à l'ancienne ?

— Hélas non monsieur, tout se perd de nos jours. Ma modeste activité consiste principalement à réaliser des photos de mariages et des portraits de famille. Je reçois aussi parfois quelques commandes publicitaires. Les véritables amateurs se font rares.

— À ce sujet, avez-vous déjà vu cet homme ? dis-je en montrant le cadre holographique.

Il scrute le portrait avec intensité, ses yeux se rétrécissent.

— Je suis presque certain de le connaître.

— Mais ?

— Je ne l'ai jamais vu habillé ainsi. Son costume est taillé au laser et sa coupe doit avoisiner le millier d'EuroFrancs. Il a gagné au Mondialmilliards ?

Je m'esclaffe.

— Pas que je sache. Mais vous êtes catégorique ?

— Fichtre oui ! Celui à qui je pense était toujours vêtu d'un vieux pardessus et d'un complet gris élimé jusqu'aux coutures. Jamais rasé, les ongles sales mais assurément un véritable passionné de la photographie.

— Vous avez conservé ses coordonnées ?

— Il me semble, oui. Attendez que je consulte mon registre.

Il farfouille parmi le fatras de papelards qui jonchent l'étagère et extirpe une sorte de grimoire en cuir craquelé. Décidément, cet homme est un anachronisme à lui seul. Son index parcourt fébrilement les lignes inscrites à l'encre violette sur un papier bible jauni par les années. Son visage s'éclaire.

— Je l'ai trouvé ! Vous savez, il venait rarement ici. Il s'approvisionnait en pellicules, me donnait quelques bobines à développer et repartait aussi sec.

— Son nom ?

— Guy Kermen.

— Guy Kermen ? Quel nom bizarre.

— Du moment que ce client me payait rubis sur ongle, je m'en foutais de son patronyme.

— Vous avez vu l'appareil photo qu'il utilisait ?

— Oh oui, je ne risque pas d'oublier cette antiquité. Un Reflex à visée télémétrique des années 1980.

On n'en trouve nulle part sauf peut-être...

— Cette information est capitale.

— Chez un AntiBroc du côté du Boulevard Hugo, mais je crois qu'il vient de prendre sa retraite.

Voilà qui corrobore le témoignage de la tigresse et j'en suis ravi.

— Vous savez où il crèche ?

— Normalement, il a dû garder son logement à l'étage supérieur. Mais je peux me tromper.

Je me lève, vide mon verre et tend un billet au photographe. Il tente de refuser. J'insiste.

— Vos informations me furent précieuses. Je vous remercie.

— C'est moi. C'est toujours un plaisir de discuter un peu, ça me sort de ma routine.

La main sur la clenche, une idée surgit comme un flash parmi les brumes neuronales.

— Vous gardez des doubles de vos tirages ? En particulier ceux de ce monsieur Kermen ?

— Les tirages numériques seulement. Ce client repartait toujours avec ses photos et négatifs.

— Dommage, murmuré-je. C'eût été trop facile. Au revoir monsieur.

— Mais je me souviens des clichés qu'il prenait.

— Vous me sauvez la mise !

Mais l'homme ne dit rien de plus et regarde ma poche avec insistance. Je saisis. Il n'est pas né de la dernière pluie ce gaillard ! Je lui tends un second billet.

— Il photographiait uniquement deux endroits à divers moments de la journée. Été comme hiver.

— Quoi donc ? (Je suis à la limite de l'apoplexie).

— Le centre d'incinération et...

— Et ?

— ...

Troisième billet. Cet homme est un vautour !

— Le cimetière des Oubliés.

LA SUITE DANS LE RECUEIL